

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

NOVEMBRE 1874.

TRENTE-UNIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1874

Permis d'imprimer,

1

+ Ig. Ev. de Montréal.

BELLE RECEPTION DES SŒURS A LA MISSION SAUVAGE DU GRAND ROND.

(De la *Sentinelle Catholique* de Portland, Orégon.)

Vendredi, 17 Avril dernier, quatre Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie faisaient leur première entrée à la Réserve Indienne du Grand Rond ; cette entrée fut célébrée pompeusement en la manière suivante : le drapeau américain flottait majestueusement au milieu des édifices de l'Agence, et un salut de treize coups de canon fit résonner tous les échos d'alentour. C'est le style le plus solennel en lequel on reçoit les envoyés de Washington. M. Sinnott, l'agent, qui était allé au-devant des Sœurs, ouvrait la marche. De leur côté, les Sauvages assemblés au nombre de plusieurs centaines, se précipitent en foule, les uns à cheval, les autres à pied, à la rencontre des voitures de la petite caravane, et leur font escorte d'honneur jusque devant la jolie résidence de l'agent ; et là, tous les Indiens réunis se rangent en cercle autour des Religieuses qu'ils admirent de toute la grandeur de leurs yeux. Alors, au milieu d'un silence solennel, le grand chef Louis Népissingue s'avance, et adresse en français les paroles suivantes : " Bonnes Sœurs. Ah ! comme je suis content ! et comme tout mon peuple est fier de vous voir aujourd'hui au milieu de nous ! Tous nos cœurs se réjouissent maintenant parce que nous avons les Sœurs que nous désirons de si longtemps. Depuis dix ans nous vous demandions, et aujourd'hui vous voilà arrivées. Le bon Dieu a été bien bon ; il nous a donné tout ce que nous lui avons demandé : un Prêtre, une Eglise, un Agent catholique, et aujourd'hui les Sœurs pour instruire nos enfants. Il ne nous manque plus rien maintenant, car nous avons tout ce que nous désirons." Ensuite, un autre chef, Joseph, s'avance et dit en anglais : " We feel proud now, we have the good Sisters to teach our children how to be good, and to do what is right. The old Indians won't give up their indian ways, but our children will know to do what is right, like the white people. Yes, we feel proud now."

Ensuite se présentèrent pour offrir leurs hommages, les

familles les plus marquantes des différentes tribus. Le Dimanche suivant la petite église ou chapelle était tellement remplie qu'un grand nombre de ces pauvres Indiens durent s'agenouiller sur le perron en dehors, ne pouvant trouver place au dedans. Le Kyrie et le Gloria de la messe furent chantés en latin avec beaucoup d'entrain, et le Credo en Chinouk ; le tout par les jeunes garçons et filles sauvages. Le sermon fut d'abord en anglais, et ensuite en Chinouk par notre saint missionnaire, le vénérable Père Croquet. M. l'agent et sa dame et un bon nombre d'employés de l'agence, assistaient.

Dès le lundi, les Sœurs acceptaient de l'agent, le bon et dévoué M. Sinnott, la charge des écoles des filles et des garçons. La lettre suivante de la Rév. Sœur M. Perpétue, Supérieure de cette Mission, à la Rév. Mère Véronique, ancienne Supérieure des Missions de l'Orégon, aujourd'hui à la Maison Mère d'Hochelaga, fait entrevoir tout le bien que l'on peut espérer de pareilles missions :

J. M. J.

Réserve du Grand Rond, 6 Août 1874.

A LA RÉVÉRENDE MÈRE VÉRONIQUE DU CRUCIFIX.

Bien chère Mère,

Connaissant l'intérêt que vous avez toujours porté aux missions de l'Orégon, je m'empresse de vous donner quelques détails sur celle qui nous est confiée au milieu des Indiens de la Réserve du Grand Rond. Le nombre des Sauvages compris dans la Réserve est de sept cents ; sur ce nombre, on compte 250 enfants ; les familles sont peu nombreuses ; et il est rare de voir plus que cinq à six enfants dans une famille. Plusieurs sont des orphelins adoptés par ceux qui veulent avoir droit à un plus grand morceau de terre ; car les Indiens ne cultivent plus un champ commun comme autrefois, mais chaque famille a reçu du gouvernement un morceau de terre plus ou moins grand, selon le nombre d'enfants au besoin desquels il doit pourvoir. Chacun clôture et cultive cette terre, qui leur rapporte d'as-

sez bonnes moissons. On croit que la récolte de cette année rapportera près de 15,000 minots de grains, blé et avoine. Les enfants sont presque tous scrofuleux ; ce qui leur donne un extérieur assez repoussant. Lorsque nous avons commencé nos classes, le 20 Avril dernier, un bon nombre d'Indiens se sont empressés d'envoyer leurs enfants à notre école, mais peu consentaient à les laisser pensionner au couvent ; car ils croyaient qu'une fois leurs filles entrées chez les Sœurs elles ne pourraient plus en sortir. Ce ne fut qu'après quelques semaines, que nous parvîmes à leur faire comprendre que nous voulions élever leurs enfants comme ceux des blancs ; qu'à la vérité leurs filles ne seraient pas libres de sortir avant la vacance, laquelle serait accordée au mois de Juillet, mais qu'alors elles pourraient demeurer avec leurs parents pendant six semaines. Cette espérance les a satisfaits, à l'exception cependant d'une bonne vieille ; celle-ci, n'ayant qu'une fille unique, avait consenti à la laisser en pension avec nous ; mais cette pauvre mère si attachée à son enfant, venait la visiter tous les jours, et, assise à la porte, elle attendait assidûment les heures de récréation pour caresser sa chère enfant. Après quelque temps, voyant que ses visites continuaient à être trop fréquentes, je lui dis que nous ne permettions pas à nos élèves de voir leurs parents plus qu'une fois la semaine et qu'elle devait se conformer à cette règle, pour le bien être de son enfant. La bonne vieille me répondit naïvement : " J'ai le cœur toujours malade lorsque je ne suis pas avec ma fille, mais si tu veux me donner une piastre, tu me guériras le cœur et je te la laisserai ;" comme je n'ai pas cru devoir donner lieu à un tel précédent, elle a retiré sa petite fille de la pension, ne nous la laissant que comme externe, et ayant ainsi la satisfaction de la voir tous les jours chez elle.

Nous avons vingt-cinq filles en pension et autant de garçons, qui sont tous assez diligents pour se rendre à l'heure du déjeuner et qui ne nous quittent pas le soir sans un copieux souper ; nous ne logeons pas ces derniers, faute d'accommodements. Les garçons sont bons et dociles, et beaucoup plus désireux de s'instruire que les filles. Aussi, leurs progrès sont plus remarquables. Ils ont des disposi-

tions peu ordinaires pour l'écriture, mais le calcul est la branche la plus difficile pour leur intelligence peu développée; ils n'ont pas autant de bonne volonté pour apprendre les travaux manuels; il faut les animer très-fréquemment par la récompense, autrement, leur zèle pour le travail serait bien vite ralenti. J'ai néanmoins réussi à leur faire cultiver un grand jardin de légumes. Les filles sont plus diligentes aux travaux manuels qu'aux classes; elles aiment à apprendre les ouvrages à l'aiguille; et déjà, plusieurs de nos petites sauvagesses sont très-habiles à la couture. Pour preuves cependant que nos enfants des bois ne manquent pas de bonne volonté, déjà la plupart ont appris par cœur la prière et les douze premières leçons du Catéchisme, ainsi que le chapelet, qu'ils récitent avec une dévotion admirable. Précédemment, le catéchisme et la prière leur étaient enseignés en *Chinook*, mais nous ne leur apprenons que la langue anglaise et nous les obligeons à converser dans cette langue. C'est une tâche assez difficile de leur faire abandonner leur *Chinook* entièrement. Nous espérons, néanmoins de pouvoir réussir avec le temps. Les enfants sauvages sont très-amateurs de la musique instrumentale et vocale, et ils sont presque tous gratifiés de voix vraiment harmonieuses. Ce sont nos élèves qui, les Dimanches, accompagnés d'un harmonium, chantent le Kyrie et le Gloria de la messe des Anges, et aussi plusieurs cantiques anglais.

Le 12 Mai, Sa Grâce, Monseigneur l'Archevêque Blanchet fit sa visite pastorale à la Réserve. Nos élèves, qui n'étaient alors avec nous que depuis quatre semaines, avaient déjà tellement amélioré leur apparence et leurs manières, que Sa Grâce en fut toute étonnée. Le plus capable de nos élèves présenta une petite adresse et des remerciements à Sa Grâce pour leur avoir procuré un Prêtre et des Sœurs qui leur apprennent à connaître et à aimer leur Créateur; et tous chantèrent ensuite avec bonheur une petite chanson de bienvenue et s'agenouillèrent en demandant une bénédiction. Notre Vénérable Archevêque les bénit à l'exemple de Notre-Seigneur, et appelant à lui l'un des petits garçons, dont l'extérieur n'était pas des plus attrayants, il le baisa avec affection; cet acte d'humilité de notre saint Ar-

chevêque est, je crois, digne de remarque. Pendant le court séjour de Sa Grâce à la Réserve, les vieux Indiens s'empresèrent de rendre visite à leur Père en la Foi, qu'ils connaissent depuis tant d'années. Le jour de l'Ascension, Sa Grâce administra le sacrement de la Confirmation à plusieurs Indiens, et ensuite prit congé de nous.

Le 4 Juin, la fête du Très-Saint Sacrement a été célébrée avec plus de pompes que jamais par les Indiens de cette Réserve. La veille ils s'étaient distingués par leur zèle à préparer les chemins où la procession devait passer ; deux rangées de balises de sapins odoriférants ornaient toute la voie. Un joli reposoir décoré de verdure et de fleurs devait recevoir le Très-Saint Sacrement. Vers 10 heures tous les Indiens arrivaient à l'église en grande toilette ; le temps était sombre et incertain. Nos pauvres Sauvages regardaient avec peine le firmament qui menaçait d'empêcher leur belle fête religieuse ; cette fête devait leur procurer tant de joie et de bonheur ! Cependant le signal est donné par le joyeux son de la cloche de l'église, et trente Indiens armés de carabines, entrent les premiers dans l'église qui fut bientôt encombrée ; l'agent et plusieurs employés assistaient aussi. Aussitôt la messe finie, le Missionnaire, sans faire attention à la pluie qui commençait à tomber, annonça l'ordre de la procession et immédiatement elle se mit en marche, ayant en tête une jolie bannière, qui excitait beaucoup l'admiration de nos gens. Au moment où le Saint Sacrement quittait l'église, se fit entendre une brillante fusillade. Nos petites élèves, toutes en costume d'indienne rose, présentaient pour la première fois un aspect charmant. Le chapelet fut d'abord récité à haute voix par nos élèves, puis elles chantèrent des cantiques en anglais et en *Chinook*. La bénédiction du Très-Saint Sacrement étant donnée au reposoir et à l'église, on fit entendre de nouveau une fusillade solennelle pour clore cette fête si magnifique et si nouvelle pour eux, et tous se retirèrent le cœur content, et exprimaient le désir de voir une pareille fête se renouveler tous les ans.

Maintenant, ma Rév. Mère, vous serez peut-être surprise un peu d'apprendre que les Indiens fêtent le jour de l'Indé-

pendance avec autant de joie que les blancs. Oui, ce pauvre peuple, si humble qu'il soit, voit arriver le 4 Juillet avec une vraie joie; mais il le célèbre un peu différemment des blancs; voici, comment ce jour s'est passé à la Réserve cette année. De grand matin, plusieurs coups de canon retentirent dans tout le vallon de la Réserve et le drapeau américain était arboré comme aux jours de grands événements. Vers 10 heures, tous les Indiens arrivèrent en procession, le pavillon américain en tête, un bon nombre à cheval et les autres en voitures. Arrivés à l'Agence, les hommes et les femmes marchèrent avec ordre à l'église, qui fut bientôt plus que remplie. Plusieurs blancs des environs s'étaient aussi rendus pour la circonstance. La messe fut chantée avec solennité et le Rév. Père Croquette délivra un sermon superbe sur la vraie liberté opposée au faux libéralisme. Après le saint sacrifice, la procession défila dans le même ordre jusqu'à un certain endroit, où, sous l'ombrage de jolis arbres, un grand dîner était préparé sur des tables improvisées à la façon d'un pic-nic. Alors donc nos braves Indiens se gratifièrent d'un bon repas. Le soir il y eut une grande danse dans une grande salle toute ornée de verdure. Ce bal portait le nom de *Boston dance*; trois joueurs de violons étaient engagés par l'Agent; les danses sont les mêmes que celles des blancs; mais leur tenue est bien différente, les femmes se tiennent toutes d'un côté de la salle et les hommes de l'autre. On dit que dans ces danses permises par l'Agent, la modestie est respectée; c'est ainsi que les Indiens du Grand Rond ont célébré le 4 Juillet de l'année 1874.

Bien que les Sauvages de cette Réserve soient considérés comme en pleine civilisation, ils conservent cependant encore les vieilles habitudes de leur nation, comme d'appeler les docteurs sauvages auprès des malades qui leur font la *Tamanoise*, ou danse superstitieuse. Tout récemment, nous entendîmes ces chants et ces danses autour d'une maison voisine de la nôtre, et qui abritait un enfant mourant; le pauvre petit était venu à notre école et il ne voulait nullement des docteurs sauvages, mais ses vieux parents, sollicités par les Indiens de leur tribu, permirent la *Tama-*

noise, qui est une séance publique ; les cris, les gémissements se faisaient entendre à une grande distance. Le bon petit souffrant demandait, lui, des prières et se réjouissait d'en entendre auprès de son lit ; il expira en souriant et baisant amoureusement un petit crucifix que je lui avais donné. Leurs cimetières sont encore des preuves de leurs idées superstitieuses, nous y voyons sur les tombes des amas de goblets, de vaisselles cassées, etc., des guenilles blanches découpées à leurs manières et clouées sur une planche, remplaçant les pierres sépulchrales.

Bien chère Mère, je ne veux pas terminer cette lettre sans vous faire part d'une guérison miraculeuse, qui a eu lieu dans notre maison, le 11 Juillet dernier. Une petite Sauvagesse, âgée d'à peu près 5 ans, avait été confiée à nos soins lors de notre arrivée ici. La pauvre petite était toute couverte de lèpre ; c'est le nom que je crois le mieux convenir à cette maladie dégoûtante qui faisait horreur à voir.

Nous lui avons donné le nom de Rose, voulant la placer sous la protection de Notre Mère Fondatrice. Le médecin de l'Agence, l'ayant traitée assez longtemps sans la soulager, prononça sa maladie incurable, et il nous dit que l'enfant ne pouvait vivre que peu de jours. En effet, tout portait à croire que la pauvre petite nous laisserait bientôt pour une vie meilleure. Ses forces diminuaient tous les jours ; lorsque le 11 Juillet, elle tomba dans les convulsions d'une manière bien pénible, les yeux à l'envers et la bouche écumante. Les personnes présentes disaient toutes : " Elle se meurt, elle se meurt." Mais alors une Sœur s'empressa de lui faire avaler quelques gouttes de l'eau de Notre-Dame de Lourdes, et aussitôt la pauvre petite s'endormit doucement, et après quelques heures de repos, elle s'éveilla bien faible, mais calme, et la même Sœur lui ayant fait prendre de cette eau salubre pour une seconde fois, l'enfant commença à parler avec pleine connaissance. Elle prit alors un peu de nourriture, puis s'endormit de nouveau, reposa toute la nuit, jusqu'à six heures le lendemain matin ; mais alors elle s'éveilla en chantant, sa petite figure toute rayonnante de joie et de bonheur. Depuis cette époque, la lèpre qui couvrait tout son corps de plaies hideuses sécha et disparut

entièrement, et la petite Rose jouit maintenant d'une santé parfaite. Nous remercions la Ste. Vierge de la guérison de cette enfant; car plusieurs Indiens sont assez superstitieux pour croire que d'envoyer les enfants sauvages à l'école c'est leur causer la mort. De plus, quand la mort a passé dans une maison sauvage, tous les survivants l'abandonnent, et souvent y mettent le feu.

Comme j'étais à terminer ma lettre, un bon Sauvage vient me dire qu'il lui faut enterrer son enfant décédé depuis trois jours, et il me demande d'aller à l'église pour y faire des prières près du corps de son enfant. Le Prêtre étant absent depuis plusieurs jours, je ne puis refuser d'acquiescer à la demande du bon Sauvage affligé; et pour la première fois, je fis les prières de l'enterrement. Les assistants s'unirent à moi avec beaucoup de dévotion.

Notre Maison est bien pauvre et misérable, mais l'essentiel y est, puisque Notre Divin Epoux ne dédaigne pas de demeurer sous notre pauvre toit.

Je termine en sollicitant un *memento* dans vos bonnes prières pour moi et pour la mission confiée à mes soins.

Un souvenir à toutes nos chères Sœurs.

Je demeure avec une respectueuse affection,

Ma Révérende Mère,

Votre très-humble Fille.

APERÇU SUR LES MISSIONS DE L'OREGON;

PAR UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

A Sa Grandeur I. Bourget, Evêque de Montréal.

MONSEIGNEUR,

Dans une lettre précédente, j'avais l'honneur d'exposer à Votre Grandeur le chiffre déjà considérable de la population de la grande côte du Pacifique; laquelle comprend la Colombie anglaise, au nord, l'Orégon, au milieu, la Californie, au sud. et les immenses territoires qui en dépendent. Cette population s'élève donc aujourd'hui à environ un million et demi, dont 1,200,000 d'origine européenne, et 300,000 indigènes. Sur ce nombre l'on compte un cinquième ou 300,000 catholiques, répartis en deux provinces ecclésiastiques: celle d'Orégon City, et celle de San Francisco. Deux archevêques, huit évêques et 260 prêtres réguliers et séculiers sont les courageux apôtres de la Foi en ces nouveaux mais déjà si florissants pays; et mentionnons de suite l'assistance si admirable de 400 religieuses, réparties en dix hôpitaux, quinze orphelinats et asiles de charités, et en plus de soixante maisons, qui donnent l'éducation chrétienne à près de dix mille enfants. Ajoutons aussi que plus de trente prêtres réguliers et séculiers, avec autant de Frères des Ecoles Chrétiennes et autres, sont occupés dans sept à huit villes différentes, à donner une éducation classique ou commerciale à près de deux mille jeunes garçons; les écoles paroissiales sous les soins du clergé en contiennent aussi un nombre considérable. Cette consolante statistique nous est fournie par l'excellent directoire catholique de Baltimore pour l'année 1874; lequel est aussi un rapport fidèle de ces missions. Et nous aimons à redire de temps à autres ces importants détails, afin que les amis dévoués de la sainte œuvre des missions se rappellent toujours ce qu'il a dû en coûter, et ce qu'il en coûte encore de travaux et de sacrifices personnels aux missionnaires pour avoir établi en si peu d'années, et pour soutenir toujours,

de si nombreuses et si florissantes institutions. Et nous pouvons le constater avec bonheur, le diocèse de Montréal a contribué pour une très-généreuse part à l'établissement d'un grand nombre dans les deux Colombies anglaise et américaine.

Cependant, Monseigneur, Votre Grandeur a dû, comme bien d'autres, entendre bien des fois dire: Eh! comment se fait-il que des plages aussi lointaines, aux extrémités de la terre, et qui naguère encore n'étaient que des régions sauvages et inconnues, presque inaccessibles au reste du monde, aient été ainsi transformées en un si court espace de temps en des pays entièrement civilisés, et même devenus si florissants? Et que déjà leurs villes et leurs campagnes rivalisent en population, en industrie, en richesses et commerce, avec les contrées et villes si prospères des côtes de notre Atlantique? Ah! il nous faut bien le confesser et reconnaître: il y a là toute une merveille, et un mystère profond des choses humaines qui ne trouvent d'explication que dans les tristes effets de l'ambition effrénée des hommes à courir illusoirement après le fantôme de la fortune.

Les années 48-49 et suivantes qui forment l'époque fameuse de la grande émigration de toutes les parties du monde, jusque même de la Chine, vers les régions aux lingots d'or de la Californie, seront toujours célèbres dans les annales du monde entier. Le simple récit des aventures extraordinaires, et des entreprises gigantesques occasionnées par la recherche et l'exploitation des nombreuses mines d'or de la côte Pacifique, formerait à lui seul de nombreux volumes; lesquels seraient trop souvent légers et remplis d'un bien triste intérêt. Dans une prochaine lettre je tâcherai d'exposer à Votre Grandeur par quelques traits caractéristiques le genre de vie extraordinaire qu'ont mené et mènent encore des centaines de mille pauvres mineurs, dans les montagnes des parties est de la Californie, de l'Oregon, et de la Colombie anglaise; car c'est partout les mêmes travaux énormes, les mêmes dangers pour la vie, les mêmes fatigues et labeurs.

Aujourd'hui je me bornerai à indiquer quelques-unes.

des nombreuses difficultés, souffrances et fatigues de voyage pour seulement arriver à cette terre promise.

Trois routes surtout étaient trop fameusement célèbres par leurs dangers sans nombre, leurs difficultés souvent insurmontables, et les pertes de vies qui y ont été si cruellement souffertes.

La première était la fameuse traversée de ce continent, par terre, à travers les immenses plaines ou déserts, les Montagnes Rocheuses, montagnes, au milieu des hordes sauvages et barbares qui les habitaient exclusivement alors : la distance était de 1,500 lieues ; le temps de voyage de 6 à 7 mois.

La seconde route était celle en navires à voiles, autour de l'Amérique du Sud, par les climats brûlants des tropiques, et ensuite à travers les bans et montagnes de glaces du Cap Horn : distance 4,000 lieues ; temps de voyage, cinq mois ou environ.

La troisième route était celle en steamers par l'Isthme de Panama : distance de 2,900 lieues : temps de voyage de 5 à 6 semaines.

Un mot de détails maintenant sur ces trois pénibles routes que tous les missionnaires, prêtres et religieuses, devaient alors parcourir, comme tous les chercheurs de fortune, pour arriver à leurs lointaines missions du Pacifique ou Mer d'Ouest.

La lère route était la traversée du continent directement vers l'ouest, à travers les plaines ou déserts, les Montagnes Rocheuses, et de nombreuses rivières. Plusieurs milliers d'émigrants avaient déjà à grand'peine franchi les vastes déserts, les nombreuses montagnes et rivières de notre Amérique, dans le courageux dessein d'aller s'établir avec leurs familles sur les magnifiques prairies des bords fertiles de l'Océan Pacifique ou Mer d'Ouest. Toute cette longue route de plus de mille lieues à partir des Etats de l'Ouest, à cause des pays sauvages qu'il fallait traverser, était pleine de risques et de dangers, vu alors la grande majorité des Indiens sur les blancs. Mais on estime à huit ou dix mille par an le nombre moyen de ceux qui ont traversé le continent, dans les vingt années qui ont suivi la découverte

des fameuses mines d'or de la Californie, c'est à-dire jusqu'à l'année 69, époque de la confection encore célèbre de la grande voie-ferrée américaine, reliant l'Atlantique au Pacifique.

Pendant toute cette période de vingt années, tous les printemps aux mois d'avril et de mai, de nombreuses caravanes d'émigrants et de chercheurs de fortunes s'organisaient dans toutes les grandes villes des Etats de l'Ouest, de Minnesota, Iowa, Missouri, Kansas, Arkansas, etc., etc. Le gouvernement américain souvent fournissait des capitaines ou guides de caravane; et l'on veillait même beaucoup à ce qu'aucune compagnie ne s'aventurât jamais sur ces immenses déserts sans être auparavant suffisamment organisée, sans qu'elle fut composée d'au moins cinquante voitures ou wagons, avec tant de livres de provisions pour chaque passager; avec au moins cinquante guerriers ou hommes bien fournis en armes et munitions, qui pussent être prêts à faire face aux dangereuses attaques des indiens barbares qui faisaient alors l'affreux métier d'assassiner et tuer les voyageurs, dans le seul but de les dépouiller de leurs habits, chevaux et provisions. C'est pourquoi avant le départ de chaque compagnie, un commandant ou capitaine était choisi; on élisait encore un conseil de douze ou vingt des plus habiles parmi les voyageurs, qui décidait sur le choix des routes à suivre, et qui commandait en temps d'attaques, ou de danger pour le salut de la caravane, etc.

En outre, le guide ou capitaine devait être muni des cartes nécessaires des différentes routes avec les distances à parcourir chaque jour pendant cinq à six mois; tous les postes ou campements où se trouve de l'herbe ou du foin sauvage pour la nourriture des chevaux et nombreuses bêtes à cornes que l'on emmenait avec soi pour élever des troupeaux. Il devait de même savoir toutes les rivières, les fontaines et les sources d'eau, avec les distances entre chacune, afin de faire toujours provisions d'eau suffisantes pour abreuver bêtes et gens. Une erreur d'un jour ou deux en cette matière a été plus d'une fois l'occasion de souffrances bien atroces dans la saison brûlante de l'été; on a

vu même des caravanes entières que la soif poussait à la révolte, et les faisait menacer de mort leurs chefs, si on ne les faisait bientôt arriver à quelque source ou rivière. Quelque fois aussi la chaleur excessive, la poussière étouffante des déserts, la logueur et les fatigues extrêmes de la route venaient à épuiser tellement la vigueur et les forces des voyageurs que soudain la fièvre typhoïde, ou même le choléra-morbus les frappait d'une manière terrible, et détruisait des caravanes entières. D'autres fois la peste ou autre fléau tombait sur les animaux eux-mêmes qui mouraient par centaines, et laissaient d'une fatale manière la plupart des gens à pieds ; lesquels ne pouvant porter sur leurs épaules assez de provisions pour terminer le voyage mouraient de faim et de misère sur la route, après, quelques fois, s'être mangés les uns les autres, comme on l'a découvert, notamment de la famille de l'infortuné Doner, dont le seul serviteur, un allemand, fut retrouvé vivant, dans les montagnes, s'étant nourri de chair humaine pendant plusieurs mois de l'hiver.

Enfin l'étonnant fait suivant, bien connu de tous les voyageurs, donnera peut-être quelque'idée du nombre incroyable de mortalités et d'accidents de toute espèce arrivées sur cette formidable route à travers les plaines, dans l'espace de vingt ans ; le voici : Quand, au milieu de ces immenses déserts, il fait temps couvert aussitôt après quelque tempête, ou après quelques grands vents qui transportent toujours cette terre de cendre et poussière des déserts, en des bancs sans nombre et assez semblables aux vagues de la mer, le voyageur, sans boussole, chercherait alors en vain de quel côté est le nord ou le sud ; il lui est également impossible de découvrir aucune trace, ni vestige de chemin battu ; mais voici le prodige qui tout d'abord frappe ses regards étonnés : assez d'ossements blanchis surgent à la surface des sables pour lui donner l'assurance que ce sont là autant de balises ou jalons fidèles qui le conduiront sûrement jusqu'à la côte du Pacifique.—C'est là aussi le rude chemin que bien des Missionnaires, et les trois premiers Evêques de la Colombie ont dû parcourir pour arriver aux champs de leurs vastes missions, s'étendant du Pacifique aux Montagnes Rocheuses.

La seconde route était celle en navires à voiles, si détournée et si longue, autour de l'Amérique du Sud, par le cap Horn, distance de quatre mille lieues : ce qui équivalait à la moitié du tour du monde. Cette ennuyeuse et pénible route par mer a été suivie pendant dix ans environ, à dater de 1848, par des navires de passagers qui partaient chaque semaine de New-York et de Boston. Cette même voie est encore suivie par les vaisseaux marchands des Etats-Unis et de l'Europe.

Cependant la manière atroce, dont étaient traités les nombreux voyageurs qui émigraient alors en route vers le pays de la *Toison d'or*, la Californie, était une chose odieuse et révoltante. On entassait comme un vil bétail, dans la cale infecte de ces navires, ces pauvres gens jusqu'au nombre de sept à huit cents ; on les tenait la plupart du temps enfermés sous clef ; puis on ne leur donnait qu'une modique ration d'une nourriture misérable. Ah ! c'est alors que ces pauvres aventuriers, dont un bon nombre étaient des jeunes gens sans expérience, mais de familles aisées, se trouvant ainsi soudain réduits à un état pire que l'exclavage, regrettaient bien amèrement le jour où ils avaient laissé pénétrer dans leur cœur la trompeuse illusion que, en quittant le toit paternel pour de tels pays lointains, ils feraient bientôt fortune. Car la seule pensée de devoir passer la moitié d'une année dans un tel réduit, hideux et rempli de vermine, pire que les cachots de nos pénitenciers et prisons, faisait alors comprendre au jeune voyageur chrétien que c'était là un premier châtement pour avoir négligé les bons conseils et les avis pressants d'un père affectionné ou d'une tendre mère. Hélas ! le pauvre jeune homme n'est encore qu'à la première épreuve d'une longue et bien incertaine entreprise. Heureux encore si, pendant une aussi rude et périlleuse traversée, il ne devient la victime de quelque triste naufrage, ou encore de quelque maladie contagieuse, et que son corps ne soit pas jeté à la mer pour devenir la pâture des monstres marins, spectacle lugubre et sinistre, dont au moins il ne pourra manquer d'être malheureusement témoin pour quelques-uns de ses infortunés compagnons de voyage.

Raconter toutes les adversités, les labeurs et tribulations de pareils voyages, tant de l'Amérique que de l'Europe, vers les côtes lointaines du Pacifique, durant l'espace de dix ans, fournirait matière à bien des volumes pleins d'intérêts, et tous plus sombres et mélancoliques les uns que les autres. Plusieurs de ces grands voyageurs ont écrit le journal de leurs principales aventures qui ont été reproduites dans le temps par les gazettes publiques.

Voici quelques impressions et souvenirs que se racontaient un jour sur les côtes du Pacifique quelques Canadiens qui étaient passés par cette route fameuse : " Hé ! disait l'un, au milieu de cette triste misère, je me consolais encore quelque fois par la pensée que, si le Bon Dieu me faisait la grâce de sortir une fois de cette ornière profonde, le diable serait bien fin s'il m'y reprenait de sitôt." — " Te rappelles-tu, disait un autre, comme nous nous remontions le courage, et sentions l'espoir revivre dans notre poitrine, quand chaque dimanche et fête que nous passions au fond de cette cale infernale, nous chantions le matin un cantique de notre enfance, à la bonne Vierge, et l'après-midi quelques psaumes des vêpres et le Magnificat ? " " Oui, disait un troisième, je me souviens bien encore de tous ces infidèles d'Anglais, d'Allemands et de Juifs qui venaient se presser autour de nous pour nous voir et nous entendre. Comme ils nous félicitaient sincèrement ! et comme ils nous estimaient heureux d'avoir assez de courage, et d'élévation dans le cœur pour rendre des chants si harmonieux et si doux, faisant ainsi heureusement diversion à l'abattement général ! "

En 1847 cette longue et pénible route fut également suivie par Mgr. F. N. Blanchet qui revenait d'Europe en Orégon, amenant avec lui une trentaine de Missionnaires, tant prêtres que religieuses.

La troisième route était une ligne de steamers magnifiques, établie par de riches compagnies New-Yorkaises qui expédiaient chaque semaine des milliers de passagers sur l'Atlantique vers le Sud jusqu'à l'Isthme de Panama, que l'on traversait comme l'on pouvait ; et ensuite par d'autres steamers sur l'Océan Pacifique, qui longeaient la côte de

notre Amérique vers le Nord-Ouest jusqu'en Californie, l'Orégon, l'Isle de Vancouver et la Colombie Anglaise, distance de bien au-delà de deux mille lieues ; et dont le trajet n'était cependant que de cinq à six semaines. C'était une grande amélioration sur les deux premières routes qui étaient de cinq à six mois de marche.

Néanmoins, il faut encore avouer que cette nouvelle voie avait bien aussi ses dangers. Pendant plusieurs années, il n'existait pas de chemin de fer sur l'Isthme de Panama. Il fallait alors le traverser à pied, ou à dos de mulet, à travers ses nombreux marais et ses montagnes—une distance de 18 à 20 lieues—et cela au grand risque de prendre ou le choléra, ou des fièvres malignes si communes en ces climats brûlants. Un missionnaire (1), et une jeune fille accompagnant les sœurs de la Providence à Vancouver, en tombèrent victimes en 1852.

De plus la spéculation des compagnies de bateaux à vapeur, exercée sur les pauvres passagers d'entrepont (et ce sont toujours les plus nombreux,) y était encore plus odieuse et plus révoltante, s'il est possible, que sur les navires à voiles. Les fonds-de-cale en étaient plus infects, la nourriture ou les rations plus misérables. On a vu des personnes, surtout de pauvres femmes avec de jeunes enfants s'en allant retrouver leurs maris, en Californie, passer des semaines sans pouvoir rien prendre, si ce n'est un peu de mauvaise eau *rouillée*, pour s'empêcher de mourir. La seule description, dont ces sortes de rations étaient apprêtées et servies, était souvent suffisante pour faire soulever le cœur aux plus robustes qui conservaient encore quelque sentiment de délicatesse.

Figurez-vous une bande de cinq à six cents loups affamés ou émigrants européens venant de traverser l'Atlantique, et se précipitant à qui mieux mieux au-devant d'une douzaine de matelots-cuisiniers sales et dégoutants, apportant en courant des plats de mine assez douteuse, qu'ils tiennent

(1) Le Rév. M. Ls. P. Rousseau, des Trois-Rivières, après avoir vaillamment travaillé pendant plusieurs années aux belles missions de l'Orégon, mourut du choléra, sur le navire non loin de Panama, le 24 juillet, 1852 ; lors qu'il venait visiter sa famille en Canada.

au bout des bras et au-dessus de leur tête, pour vite les déposer sur des planches suspendues à hauteur d'homme ; et dans lesquels plats, chacun pour se servir le premier, et avoir meilleure part, se donne la liberté de plonger la main, ainsi qu'était là la pratique quotidienne et inévitable. Peut être même était-ce là un prétexte assez excusable pour ces pauvres convives et cuisiniers qui tous semble aient intérêt à ce que personne n'eut le temps de faire ni réflexion ni examen sur les matières très-odoriférantes dont chacun avait à apaiser sa faim.

Puis de son côté le mal de mer qui n'est pas chose inaccoutumée dans de pareils voyages, vient souvent achever l'œuvre si bien commencée des cuisiniers, en rendant rebelles à toute espèce de nourriture des estomacs déjà si mal disposés. Alors une insouciance profonde, et un abattement universel des forces morales et physiques s'empare des pauvres voyageurs. Ceux qui sont doués du don de la Foi chrétienne, se reposent ordinairement de tout sur le soin de la Providence divine. Mais pour les infidèles, ou impies, ils s'efforcent quelquefois de ranimer leur courage abattu par le stérile espoir d'une acquisition sûre e prochaine de la *Toison d'or*, ou de leur fortune.

Une autre calamité pour un grand nombre d'infortunés voyageurs a été la suivante : on raconte dans le langage figuré des voyageurs, que le petit chemin de fer de vingt lieues à travers l'Isthme de Panama, a coûté un tel nombre de vies, que l'on pourrait couvrir ou paver avec les crânes desséchés des pauvres travailleurs, tout le terrassement de ce chemin d'une mer à l'autre. Les nègres et les métis espagnols du pays ne se souciant guère de se livrer à la rudesse de tels travaux, les compagnies des steamers qui voulaient à tout prix construire ce chemin, engagèrent alors à New-York des travailleurs par milliers, avec la promesse de les conduire ensuite en Californie, s'ils travaillaient seulement quelques mois au chemin de fer de Panama. Et c'est là que ces pauvres gens trouvaient tous presque une mort certaine, par les fièvres ou le choléra, inaccoutumés qu'ils étaient à ces climats de feu.

Mais on ne peut oublier, et on ne pardonnera jamais surtout à ces compagnies pour la négligence ou l'inhabileté

de certains capitaines, les tristes et lamentables naufrages, ou destructions par le feu des cinq à six steamers, le *Central America*, le *Golden Gate*, le *Northrener*, et les autres, où des milliers de personnes à la fois périrent si cruellement. Il est impossible de décrire le spectacle navrant d'un navire périssant sur mer, ou par naufrage, ou par le feu. Ceux-là seuls qui en ont été les tristes témoins peuvent en comprendre toutes les horreurs. Des descriptions de ce genre ont été quelques fois essayées dans les journaux, comme à l'occasion du naufrage si tristement célèbre du steamer *Atlantique*, et aussi de la destruction par le feu de plusieurs grands bateaux à vapeur sur le St. Laurent.

C'est pourtant par cette ligne de Panama qu'est passé le plus grand nombre d'émigrants dans les vingt années susmentionnées. L'on ne pourrait être certainement pas taxé d'exagération en estimant qu'il est passé à Panama, venant de New-York, d'Europe, et d'ailleurs pour la côte Pacifique, une moyenne de sept à huit cents personnes par semaine, durant tout cet espace de temps : ce qui donnerait déjà le nombre élevé de huit à neuf cent mille âmes.

Un grand nombre de Missionnaires, tant prêtres que religieuses, sont passés, chaque année, pour la côte Pacifique, la Californie, l'Oregon, l'Isle Vancouver et le reste de la Colombie anglaise, en suivant cette route des steamers, par Panama, qui était alors la moins dispendieuse et la plus expéditive.

Enfin, voilà que, comme suprême amélioration sur toutes les autres routes, une quatrième et dernière voie, la voie ferrée du Grand Pacifique Américain, cette huitième merveille du monde, est venue, en 1869, mettre les choses sur un principe tel, qu'aujourd'hui les six à sept mois de voyage si terrible et laborieux, ont été soudain changés en un trajet confortable et court de six à sept jours, en une vraie promenade de touristes.

Voilà aussi comment Dieu, en ses insondables desseins, de justice et de miséricorde, veut bien se servir chaque jour de ce progrès matériel pour l'envoi de ses ouvriers évangéliques, et l'extention plus rapide et plus facile de son règne tout miséricordieux de la justice et de la paix.

(A continuer.)

TONG-KING.

Les nouvelles, venues du Tong-King en Juillet dernier, avaient un caractère alarmant : le massacre des chrétiens paraissait inévitable ; les lettrés, de concert avec les mandarins, prenaient leurs dernières mesures.

Convaincus que les Français avaient été battus et forcés de s'enfuir, qu'il n'y a pas de traité conclu ou au moins qu'il n'obligera à rien, les lettrés se flattaient d'empêcher à tout jamais les Français de revenir au Tong-King, en les privant du secours de ceux qu'ils regardent comme leurs auxiliaires, c'est à-dire en exterminant les chrétiens jusqu'au dernier.

Les documents que nous publions aujourd'hui ne laissent aucun doute sur ce point. Ils établissent en outre la connivence manifeste de la cour de Hué avec les lettrés et ses intentions hostiles à l'égard et de la France et des chrétiens.

I

REQUÊTE DES LETTRÉS.

Nous regardons furtivement la face de Votre Majesté pleine de science et de lumière ; nous, petits et méprisables, nous demandons à vous proposer un moyen d'en finir avec les Européens. Nous levons les yeux vers vous ; que Votre Majesté daigne nous entendre et nous laisser, tout humbles que nous sommes, lui montrer notre fidélité. Nous sommes les lettrés et les chefs du peuple, et nous nous sommes permis de songer que, de tout temps, suivant les préceptes de la raison, on a suivi la voie droite pour abandonner la fausse ; et le cœur du peuple est toujours prêt à combattre pour la patrie. Si nous n'élevions pas la voix pour demander à battre les coupables, comment pourrions-nous nous dire braves ?

Il y a à peine quelques siècles que la perverse religion de Jésus s'est introduite dans ce royaume ; le peuple s'y est

lâissé prendre et a pour elle une très-grande affection ; aussi y a-t-il longtemps qu'elle fait du mal, parce qu'ils débitent des mensonges pour tromper les hommes, disant qu'il y a un paradis et de l'eau bénite, enseignant à prononcer le nom du seigneur du ciel, Jésus, afin de donner une foi plus forte.

Un livre chinois dit : " La vraie religion est la nature qui nous vient du ciel." Qu'est-ce donc alors que la religion de Jésus, dans laquelle hommes et femmes colabitent ensemble sans distinction d'époux, dans laquelle on vit comme des chiens et des porcs, sans savoir ce que c'est que la piété envers son père et sa mère ? Est-il vraiment possible d'appeler cela de la vertu ?

.....Ils disent que les sacrifices sont inutiles, et ne savent pas qu'il existe des esprits et des saints. Ils se flattent d'avoir des prêtres et des catéchistes qui lavent leurs péchés, en sorte qu'ils peuvent faire le mal sans en éprouver de dommage. Vraiment la méchanceté de cette religion est tellement profonde, qu'il est aussi difficile de l'arrêter que les flots un jour de grande tempête. Ses sectateurs ont bu du poison et des philtres ; on perd son temps à leur donner de bons conseils, ils ne peuvent reprendre leurs sens. D'abord ils semblent vouloir prêcher la religion, mais on voit ensuite que leur seul but est d'exciter le peuple (à la révolte). Cette ivraie est devenue comme les rats et les chenilles qui dévorent le riz en herbe ; c'est vraiment une immense calamité. Leur ruse consiste à faire semblant de vouloir commercer afin de tromper le peuple. Si l'on n'y songe qu'en passant, on se dit : ce n'est rien ; mais si l'on examine à fond toutes ces ruses, on y voit clair.

Ils se sont d'abord emparés des six provinces de la Basse-Cochinchine, et ils y font du mal au peuple. Voilà que maintenant ils viennent s'établir dans nos provinces du nord, pour y bâtir des églises et des presbytères et attirer le peuple à eux. Ils disent qu'ils viennent prêcher la religion et instruire des catéchistes ; mais au fond, c'est une ruse cachée pour faire la révolte.

Depuis la signature de la convention, ils étudient le système français, et deviennent orgueilleux envers les manda-

rins du gouvernement, ils creusent des fossés et élèvent des rémparts comme on le ferait pour une citadelle, et se fabriquent des armes comme le feraient des troupes régulières. Leur seul et unique but est, sous prétexte de prêcher la religion, de s'exercer au maniement des armes et de faire que les honnêtes gens deviennent rebelles. Qui pourrait sonder la profondeur du mal ? Quel espace pourrait contenir leurs crimes ? Le ciel et la terre, les démons, les esprits et les hommes les poursuivent tous de leur haine ; leurs crimes sont comme la flamme d'un immense foyer ; le peuple et la cour, tous le savent.

Si l'on ne cherche pas à démasquer promptement leur fourberie, si l'on ne se hâte de guérir cette plaie, plus tard on aura beau verser des larmes, il sera impossible d'y porter remède. Si l'on ne veut pas prendre maintenant une épine pour percer la tumeur, plus tard il faudra certainement employer la hache. Si l'on veut attendre, sur la foi de cette paix, les Français auront le temps de chercher un endroit de difficile accès et n'en seront que plus difficiles à battre. Le mieux est de s'armer de courage et de commencer par les battre, de leur couper les ailes et d'élaguer leurs branches ; ce n'est qu'alors que nous serons assez forts pour effacer toute trace des Français.

Nous nous prosternons aux pieds de Votre Majesté miséricordieuse et resplendissante, qui possède le pouvoir des rois d'autrefois, qui est habile dans les lettres et forte dans les armes, qui possède de grandes richesses et de nombreux soldats, qui a la largesse en partage, et qui, dans son ingénuité, traite avec honneur ces sauvages d'Europe. Eux, dans leur fatuité, s'en prévalent comme une race mauvaise et inutile ; ils sont d'un orgueil et d'une férocité effroyables. Ce n'est pas la cour seule qui les hait, le peuple aussi est indigné.

On a abandonné les travaux des champs, et nous avons déjà trouvé 70,000 soldats d'élite et 2,000 commandants habiles ; nous avons de bonnes armes et des signaux de convention. Nous voudrions exposer au bout d'une pique la tête de ces gens-là et couper leurs corps en morceaux ; mais nous craignons, parce que nous n'avons pas encore

reçu l'édit royal. Aussi, c'est le cœur bouillant et le visage en feu, que nous faisons notre supplique à la capitale et que nous osons demander qu'on nous permette seulement d'agir pour le mieux, afin que nous puissions brûler leurs livres et leurs maisons et les empêcher d'habiter parmi nous dans ce royaume, décapiter tous les prêtres et tous les catéchistes et détruire entièrement cette race de sauvages d'Europe. Quant aux simples chrétiens, qui refuseront d'apostasier et à ceux de leurs chefs qui se sont joints aux Français pour faire la révolte, nous les tuons tous sans en laisser échapper un seul. C'est seulement ainsi que le faible peuple peut espérer prouver à la cour quelque peu de son affection, et que les tombeaux royaux pourront obtenir un long repos.

Nous, les nombreux lettrés et chefs du peuple, vils et petits, qui habitons un coin du royaume d'Annam, qui sommes rustiques et grossiers, qui sommes faibles et débiles, qui nous sommes fait des armes de nos charrues et de nos herses, nous craignons que nos troupes ne soient pas bien disciplinées. Des cultivateurs deviennent généraux, nous craignons que cela ne jette la déconsidération sur le métier militaire; mais le ciel et la terre ne pardonnent pas aux rebelles, peut les tuer qui veut. Tout le monde connaît le bien et le mal; quiconque veut le bien et ne le fait pas ne mérite pas le nom de héros. C'est pourquoi nous osons exposer à Votre Majesté le fond de notre cœur et la prier de nous écouter. Si elle daigne y réfléchir, nous la prions de vouloir bien écouter nos paroles et nous laisser puiser l'eau, allumer l'incendie, herser ces êtres qui ne font pas partie du genre humain et les détruire tous. Si, par bonheur, la mer redevient calme et les fleuves tranquilles, le royaume n'aura plus à craindre ni la faim ni la soif. Nous poussons, en haut, des cris suppliants vers Votre Majesté; en bas, nous tenons conseil avec les mandarins des provinces pour nous entendre ensemble et pour que notre requête soit promptement envoyée au ministère, afin qu'on sache que le peuple regarde cette affaire comme une chose très-importante. Nous prions la cour de prendre une résolution ferme et de nous accorder notre demande, afin que nous puissions éviter de résister aux ordres de Sa Majesté.

II

DÉCRET ROYAL ORDONNANT LE MASSACRE DES CHRÉTIENS.

Le ministère de la guerre, obéissant à un ordre du roi, a fait l'édit secret qui suit :

“ De même que le manger et le boire ont été réglés par le ciel ; de même aussi c'est le ciel qui a déterminé les confins des royaumes. Dès l'année Dinh Ti (1857), les sauvages d'Europe sont venus brigander en ce pays ; les Cochinchinois les ont combattus vigoureusement, et beaucoup ont payé de leur vie leur fidélité au Roi. Ce que voyant, le Roi, qui est le père et la mère du peuple, ne sachant plus comment témoigner sa piété à ses sujets, a dû traiter de la paix, se réservant de chercher pour l'avenir quelque ruse qui pût satisfaire sa vengeance. Dans ces dernières années, ces sauvages ont exercé sur le peuple des atrocités sans nombre ; aussi le Roi, touché de compassion, versait-il souvent des larmes de sang sans savoir à quoi se résoudre.

“ Mais ces sauvages ne sont pas rassasiés : maîtres d'un lieu, ils en désirent un autre. Les sujets du Roi peuvent-ils donc encore rester dans l'inaction ? Quiconque a en partage ou la ruse ou la force doit montrer sa fidélité au Roi. Qu'on n'ouvre pas la porte à des rebelles. Qu'on ne nourrisse pas un tigre qu'il faudra redouter plus tard.

“ Il paraît que les sectateurs de la perverse religion chrétienne se sont mis en sûreté à la suite des Français, espérant tirer profit du désordre. Aussi, bien qu'il y ait un édit royal qui, afin d'éloigner tout soupçon, traite les chrétiens comme les païens, il faut néanmoins que ceux qui reçoivent les bienfaits du Roi lui prouvent leur reconnaissance en détruisant (ces chrétiens) comme on coupe l'herbe et comme on en extirpe les racines, comme on coupe les plumes et les ailes. Après que la paix aura été reconquise, le Roi récompensera le mérite et n'oubliera point ses promesses, et alors on connaîtra les sujets dévoués. Si le soleil perdait un coin à l'Orient, ne serait-ce pas une bonne chose qu'il le recouvât à l'Occident ? ”

Les paroles ci-dessus sont un édit royal secret adressé aux lettrés et aux notables Tong-Kinois de terre et de mer.

Nous ferons remarquer que ce décret, réponse à la requête, est de date toute récente.

Vers la fin du mois de Mai, les lettrés se sont de nouveau mis en campagne.

Pendant plus de deux mois les lettrés, aidés des mandarins, firent la chasse aux chrétiens avec plus de cruauté et de barbarie qu'ils l'auraient faite à des bêtes fauves.

Dans le Tong-King et la Cochinchine française, plusieurs milliers de nos frères catholiques durant Juin, Juillet et Août derniers furent tués, massacrés pour l'honneur de la foi; des centaines de mille furent pillés et forcés de prendre le chemin de l'exil; il sera difficile de connaître toute l'étendue du mal; en attendant plus de détails, nous insérons une lettre de Mgr. Puginier, Vicaire Apostolique du Tong-King qui résume à peu près l'état des pertes subies par les deux Vicariats apostoliques du Tong-King occidental et du Tong-King méridional :

“ Le massacre des chrétiens, le pillage et l'incendie de leurs villages ont commencé dans ma mission, et se sont étendus ensuite dans celle de Mgr. Gauthier.

“ Comment décrire les horreurs dont nous avons été témoins sans qu'il nous fût possible de rien faire pour sauver nos néophytes? Les lettrés, libres de tout frein, excités par le pillage, enivrés par le massacre, ne mettaient plus de bornes à la fureur de leur haine. Armés de lances, de fusils, souvent même de canons, ils se jetaient, suivis de bandes nombreuses, sur les villages chrétiens, presque tous trop faibles pour se défendre. Ils tuaient sans distinction hommes, femmes, enfants, aussi bien ceux qui leur demandaient à genoux grâce de la vie que ceux qui leur avaient résisté. Un maître d'école, voyant venir les lettrés, se réfugia dans l'église, et là, prosterné au pied de l'autel, se prépare à la mort par la prière. Les assassins arrivent. Pour se donner un plaisir nouveau, ils lui enlèvent la peau du crâne et du visage. Le patient, toujours à genoux, continuait sa prière et offrait sa vie à Dieu. Leur férocité satisfaite, les bourreaux lui tranchent la tête.

“ Le nombre des chrétiens mis à mort s'élève à plusieurs milliers. La plupart ont été tués dans le sac des villages ; beaucoup cependant, emmenés captifs, ont reçu l'ordre d'apostasier, et sur leur refus formel, ont eu la tête tranchée. Parmi eux, il y a eu des vieillards, des femmes, des jeunes filles, même des enfants. Trois prêtres, plus de vingt catéchistes ou jeunes étudiants de ma mission, et une dizaine de catéchistes ou élèves de Mgr. Gauthier ont eu le même sort. Environ 70,000 chrétiens, dans les deux missions, ont été totalement ruinés et dispersés. Un grand nombre sont encore cachés dans les antrès des montagnes, où ils se nourrissent d'herbes et de racines. D'autres ont trouvé un refuge chez des païens ; mais ils ne sont pas les moins à plaindre, à cause du danger que court leur foi. Plus de 30 presbytères ou maisons de paroisses, au moins 200 églises, plus de 300 chrétientés, comprenant environ 14,000 familles, 10 convents de religieuses annamites ont été pillés et brûlés.

“ Les pertes matérielles des deux missions, y compris les biens ecclésiastiques, dépassent 400,000 fr., et celles de nos chrétiens doivent être évaluées à environ 15,000,000 fr. Ce chiffre de quinze millions ne paraîtra pas exagéré si l'on sait que les chrétiens ont perdu, non seulement leurs maisons et tout ce qu'elles contenaient, mais encore leurs titres de propriété et de créances ; ce qui leur ôte tout moyen de faire valoir leurs droits. Ajoutons que plusieurs villages, qui n'ont pas été incendiés, ont acheté cette faveur au prix de grosses sommes d'argent payées aux lettrés.

“ Voilà le résumé de nos pertes. Que reste-t-il à faire ? Avant tout, ramener dans leurs anciens villages les chrétiens dispersés. Mais on les trouvera demi-morts, les mains vides ; il faudra les aider à construire une cabane, donner même une aumône aux plus nécessiteux. La dépense ira, en moyenne, à 20 fr. par famille. Quant à ceux qui ont été reçus par les païens et qui ont contracté des engagements envers eux, il faudra les aider à se libérer ; autrement, ce serait la perte de plusieurs milliers de chrétiens réduits à l'impossibilité d'observer leur religion. Il y aura à reconstruire les presbytères et les églises ; ce sont là des tra-

vauX de première nécessité; une chrétienté sans église ne peut manquer de dépérir promptement. Les couvents de religieuses sont aussi à rebâtir, afin de retirer du milieu du monde 200 personnes consacrées à Dieu. En un mot, tout est à refaire; et, même en se bornant au plus simple provisoire, 600,000 fr. ne suffiraient pas pour les deux missions. Or, où pourraient-elles trouver 300,000 fr. chacune.

“ Aurons-nous la douleur de voir le découragement se joindre à toutes nos épreuves, et l'affliction de penser que deux missions, naguère si florissantes, sont condamnées à périr? Loin de nous ces désolantes perspectives! Les nombreux martyrs, que les derniers événements viennent de donner au Tong-King, ne peuvent nous abandonner, et les âmes généreuses viendront au secours de notre détresse.”

LES PAUMOTOUS.

TRADITIONS ET COUTUMES.

L'étude suivante a pour auteur le R. P. Albert Montiton, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus), missionnaire aux îles Paumotous, dans l'Océanie. C'est une page à ajouter à tant d'autres écrites pour montrer que toutes les peuplades, même les plus sauvages, ont emprunté à une révélation primitive les parcelles de vérité que l'on retrouve dans leurs croyances, et faire voir d'un autre côté combien s'égarèrent et se fourvoient des intelligences lorsqu'elles ne se guident pas sur ce phare lumineux que Dieu a placé dans son Eglise.

I

COSMOGONIE.

Au commencement, le Ciel et la Terre se tenaient étroitement embrassés et unis l'un à l'autre. Cependant, au milieu d'eux et comme dans leur sein, vivait tout un peuple de géants. *Tahitofenua* (l'ancien de la terre) et *Ronama-kaitua*, son frère, après s'être exercés quelque temps à se servir de leurs lances, attaquèrent Maraukura, le tuèrent, le mangèrent et offrirent sa tête en sacrifice à Dieu. Ce sont les premiers meurtriers connus chez les Paumotous ; et leur histoire avec les circonstances de frère et de sacrifice, est évidemment une copie reconnaissable, bien qu'altérée, de l'histoire de Caïn, meurtrier de son frère Abe'.

Oatea, frère de Maraukura, échappa à la mort, grâce à l'adresse de sa mère qui le cacha sous son aisselle. Devenu grand, il vengea la mort de son frère, en tuant son meurtrier dont il dévora les chairs et offrit à Dieu la tête en sacrifice. Il essaya vainement de tuer le jeune Tané, qui lui échappa par le trou mal gardé du soleil et alla se cacher au-dessus du firmament. Là, après avoir soigneusement compté les lunes et impatientement attendu sa propre maturité et la décrépitude de son adversaire, Tané résolut de se frayer un passage à travers la capote du Ciel et d'aller combattre Oatea, meurtrier de sa race. Pour cette entreprise il requit le concours actif de tous ses gens.

Tamaru commença à entamer, à coups de pierres, la croûte du Ciel. Tagaroa l'amollit ensuite sous l'action puissante d'un feu ardent. Enfin, Tané lui-même, s'armant de grosses pierres, y fit une large trouée par laquelle, avec la rapidité de l'éclair et le fracas du tonnerre, il se précipita sur la terre à la recherche de son antagoniste. Afin de se créer une arène plus vaste, il déroula et souleva le firmament à une certaine hauteur et se mit avec rage à la poursuite d'Oatea. Celui-ci, après avoir couru longtemps, d'une extrémité du Ciel à l'autre, fut atteint et tué par Tané, qui, le précipitant hors du ciel, le jeta dans un grand feu.

Il n'est personne qui, à ces différents traits, ne reconnaisse facilement l'histoire de la révolte, de la chute et de la punition des mauvais anges, antérieure, dans la mythologie Paumotou comme dans le récit de Moïse, à l'histoire de la création dont voici maintenant l'ordonnance presque en tout conforme à celle qui nous est révélée par les Livres Saints.

Pendant la lutte gigantesque de Tané et de Oatea, les Atiru, esprits célestes et puissants, s'étaient, par peur, dispersés et cachés. Après son éclatante victoire, Tané, seul maître désormais au ciel et sur la terre, les rassembla et leur commanda de porter le firmament dans les airs. Les Atiru se réunirent pour ce grand œuvre, et chaque phalange fut chargée de s'acquitter fidèlement d'une part de travail en rapport avec son nom symbolique. C'est ainsi que les Petits (*Ikuiti*), les grands (*Ranuï*), les Courts, les Longs, les Crochus, les Bossus, etc., s'entr'aiderent pour soulever le firmament ; et, montant les uns sur les autres, ils s'élevèrent progressivement et le portèrent enfin à la place qu'il occupe aujourd'hui dans les airs. Alors les Pigu le creusèrent, les Topé l'inondèrent, les Titi le clouèrent en place, les Pepé le varlopèrent, les Moho le balayèrent en laissant toutefois, sur l'ordre de Tané, une partie des copeaux que l'on voit encore aujourd'hui sous la forme de nuages. Les Fako l'inspectèrent en le parcourant en tous sens, les Tupa l'étendirent et l'agrandirent ; enfin Tané, leur maître à tous, montant au plus haut des cieux, le piétina avec un bruit effrayant qui réveilla et réjouit

tous ses ancêtres. Puis, ayant commandé à ses différents vassaux d'étayer solidement les demeures célestes dont il venait de prendre ainsi possession, il y établit son trône sur des bases éternelles et régna seul en souverain maître de toutes choses.

La terre, qui venait d'être si laborieusement séparée du ciel, se trouvait encore submergée lorsque Tefaafanau (le couveur) la retira des eaux. Un point seul apparaît d'abord à la surface : il s'agrandit progressivement et devint bientôt la terre actuelle qui se couvrit insensiblement d'herbes, de broussailles et de grands arbres.

Ce détail de la cosmogonie polynésienne nous reporte tout naturellement au récit biblique où l'Esprit de Dieu nous est représenté couvant et fécondant la masse inerte et informe de la terre qui sort alors du sein des eaux, le troisième jour de la création, et couvre bientôt d'une végétation luxuriante.

La terre (*Fakahotufenua*), source et mère de toutes choses, s'était également dégagée du ciel et de la mer. Elle donna naissance au jour, à la nuit, à la lune, à l'aurore, au soleil, en un mot, à tous les êtres animés ou inanimés, sans en excepter l'homme, appelé Magamaga selon quelques-uns.

Cependant, le premier homme connu dans toutes ces îles paraît avoir été Tiki, le véritable Adam polynésien qui, comme celui de la Bible, a été le premier et le grand coupable, le meurtrier de toute sa postérité, avant même d'en avoir été le père. Tiki, au dire des uns, est spontanément né du sable de la mer ; au dire des autres, il est sorti vivant d'un caillou.

Quoiqu'il en soit de son origine, c'est lui qui forma, d'un amas de sable, Vahuone, la première femme dont il fit sa compagne et son épouse (1). De leur union naquit une fille, Hina, dont Tiki, son père, s'éprit plus tard. Leurs rapports ayant été découverts par Vahuone, Hina, de honte, se sauva dans la lune où l'on voit encore sa figure, et Tiki,

(1) Tiki signifie *image*, et Vahuone signifie *amas de sable*. Ainsi, dans ces deux noms on retrouve et la matière dont Dieu forma le corps de l'homme, et la ressemblance divine qu'il imprima à son âme.

de dépit, se donna la mort qui est passée avec son péché à toute sa postérité. De Tiki et de Hina naquit Maïkuku, qui engendra Tiniafu, qui engendra Tehurikiatu, qui engendra Pagahuruhuru, qui engendra Riro, qui engendra Rii, lequel engendra successivement des hommes et des chiens, lorsqu'il eut été lui-même changé en chien par Mâui, jaloux des préférences dont il paraissait être l'objet de la part de la femme qui leur était commune.

Ce Mâui, génie puissant et malfaisant, avait aussi enlevé la femme de Tekina, qui la lui reprit à son tour. Pour s'en venger, Mâui tua Tekina dont il coupa et planta en terre la tête, laquelle devint cocotier. Il tua encore Mauïke qui avait refusé de venir prier au moment de sa naissance. C'est lui aussi, qui, dit-on, pécha, du fond de la mer, Tahiti, appelé encore Havaïki. Enfin, c'est le Josué polynésien. On raconte de lui que, sa mère, n'ayant pas le temps de cuire convenablement sa nourriture avant le coucher du soleil, il alla guetter celui-ci à l'orifice du trou par lequel il semble sortir chaque matin ; après bien des tentatives inutiles, il parvint enfin à le surprendre, et l'ayant attaché au bout d'une ficelle, il put, dès lors, modérer à son gré la rapidité de sa course.

(A continuer.)